

Sidi Askofaré

Le transfert : négatif ?

L'amour est très surestimé : ce joli titre n'est malheureusement pas de moi, c'est celui d'une série de textes superbes de Brigitte Giraud ¹, recueillis dans un ouvrage récemment publié chez Stock, mais qui aurait parfaitement convenu pour mon intervention de ce soir. Je me contenterai donc de celui plus classique, quoique ponctué de manière légèrement différente, de transfert négatif.

Mon point de départ sera le suivant : s'il est vrai que nous n'utilisons plus guère – ou alors de manière exceptionnelle – l'opposition transfert positif/transfert négatif, comme du reste l'opposition transfert/contre-transfert, c'est sans doute parce que Lacan a promu un concept unitaire du transfert.

Par ce concept, non seulement il élève le transfert au-dessus de ses phénomènes – soit ce qu'il appelait dès 1953 ses « effets constitués » – mais il le rapporte et le fait dépendre de la structure, et plus précisément du savoir. S'orienter exclusivement à partir de cet axe conduit incontestablement à dévaloriser le binaire transfert positif/transfert négatif et à ne point l'interroger.

Or, on ne peut manquer de remarquer que l'unicité du concept de transfert s'accompagne, chez Lacan, d'une définition pour ainsi dire univoque du transfert comme amour. « Le transfert, écrit-il en 1973, est de l'amour, [...] c'est de l'amour qui s'adresse au savoir. Pas du désir ². »

À partir d'une telle thèse, on peut développer – et on n'a pas manqué de le faire – une doctrine tout à fait consistante du transfert. L'arsenal théorique susceptible d'être mobilisé est connu de tous : sujet, savoir, demande, amour, présence réelle, identification,

1. B. Giraud, *L'Amour est très surestimé*, Paris, Stock, 2007.

2. J. Lacan, « Introduction à l'édition allemande des *Écrits* », *Scilicet*, n° 5, p. 16.

pulsion, etc. Mais ce n'est pas la voie que je compte suivre. En effet, j'ai l'idée qu'il serait peut-être plus stimulant de convoquer trois points qui pourraient, au contraire, mettre en question l'équation : transfert = amour.

La première objection mobilisable nous vient de la « théorie des passions » de l'être de Lacan, qui nous interdit de faire de la haine le simple envers de l'amour, et encore davantage de verser dans la notion confusionnelle d'ambivalence.

La seconde objection me paraît plus radicale et plus ajustée à ce que je souhaite explorer : qu'au terme de son enseignement, Lacan en vienne soi-même à indiquer que tout ce qu'il avait dit du sujet supposé savoir ne concernait que le transfert positif m'a paru digne d'être relevé et exploré³.

Enfin, dans son texte de 1950, « Sur les critères de terminaison d'une psychanalyse⁴ », Mélanie Klein affirmait ceci : « Pendant une analyse, le psychanalyste apparaît souvent comme une figure idéalisée. L'idéalisation est utilisée comme défense contre l'angoisse persécutive et elle est son corollaire. Si le psychanalyste autorise la persistance d'une idéalisation excessive – c'est-à-dire, s'il fait surtout fonds sur le transfert positif – il est possible, c'est vrai, qu'il soit en mesure de produire une certaine amélioration. La même chose toutefois pourrait être dite de toute psychothérapie couronnée de succès. Ce n'est qu'en analysant le transfert négatif tout autant que le transfert positif que l'angoisse est réduite à la racine⁵. » C'est à croiser cette thèse de Mélanie Klein avec l'indication de Lacan selon laquelle le sujet supposé savoir ne rend raison que du transfert positif que m'est apparu l'intérêt qu'il y a à faire retour sur la notion de transfert négatif, notamment pour interroger la place qui lui est réservée dans notre doctrine du transfert ainsi que les conséquences que peuvent emporter sa négligence dans la pratique, son effacement ou son déni dans la doctrine.

2. J. Lacan, « Introduction à l'édition allemande des *Écrits* », *Scilicet*, n° 5, p. 16.

3. J. Lacan, « Le Séminaire, Livre XXIV, L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre », inédit, leçon du 10 mai 1977.

4. M. Klein, *Le Transfert et autres textes*, Paris, PUF, 1995, p. 1-6.

5. *Ibidem*, p. 6.

*

Commençons par poser la question : pourquoi, comme cela a été affirmé ici et là ⁶, la notion de transfert négatif a-t-elle mauvaise presse chez les « lacaniens » ? Cela tient-il au fait que Lacan ait fait peu cas de cette notion et à sa difficile inscription dans ce qu'il a élaboré de plus original sur le transfert, l'*agalma* et le sujet supposé savoir ? Ou alors de ce que cette notion a surtout été portée et valorisée par des analystes assez « singuliers » dans l'histoire de la psychanalyse, comme S. Ferenczi, H. Deutsch, M. Klein et surtout W. Reich ?

Pourtant, il est difficile, sur cette base, de minorer cette notion et de réduire ainsi la question du transfert négatif à quelque chose de subalterne. Et cela pour au moins cinq raisons :

1. Son importance dans la conception freudienne de la psychanalyse ;
2. La richesse, y compris du point de vue de la technique analytique, de ce qu'en a élaboré Lacan ;
3. Sa fonction dans la critique par Lacan de la pratique de Freud ;
4. Son caractère incontournable dans la clinique des psychoses ;
5. Sa nécessité pour approfondir et affiner notre conception de la fin de l'analyse.

Il n'est guère utile de s'appesantir, dans le cadre de cet exposé, sur chacun de ces points. Je me contenterai juste de rappeler leurs coordonnées.

1. Pour le premier point, il suffit de s'appuyer sur ce que Freud a pu avancer quand il s'est agi pour lui de définir ce que la clinique psychanalytique a de plus spécifique. Remarquant l'universalité des phénomènes de transfert positif et les effets bénéfiques qui les accompagnent tant que ce transfert dure, Freud observe qu'à se repérer et à s'orienter en fonction de ce seul transfert positif, quelque chose d'essentiel est méconnu et laissé dans l'ombre. Quand celui-ci surgit, alors c'est la rupture.

6. En particulier dans le recueil paru en 2005 sur ce thème dans la collection « Rue Huysmans » : *Le Transfert négatif*.

Aussi Freud est-il conduit à penser que ce qui spécifie la méthode psychanalytique, c'est la prise en compte et l'analyse du transfert négatif. N'est-ce pas, en effet, ce qui se lit sous sa plume au moment où il conclut son observation « Fragment d'une analyse d'hystérie (Dora) » ? Je le cite :

« La cure psychanalytique ne crée pas le transfert, elle ne fait que le démasquer comme les autres phénomènes psychiques cachés. Ce qui différencie les autres cures de la psychanalyse ne se manifeste qu'en ceci : le malade, au cours des traitements, ne fait spontanément appel qu'à des transferts affectueux et amicaux en faveur de sa guérison ; là où c'est impossible, il se détache aussi vite que possible du médecin qui ne lui est pas "sympathique" et sans s'être laissé influencer par lui. Dans le traitement psychanalytique, par contre, et ceci en rapport avec une autre motivation, toutes les tendances, même les tendances hostiles, doivent être réveillées, utilisées pour l'analyse en étant rendues conscientes ; ainsi se détruit sans cesse à nouveau le transfert. »

Ce n'est qu'une fois cette précision donnée, l'analyse spécifiée au regard des thérapies par la place et le traitement qu'elle réserve au transfert négatif, que Freud avancera sa fameuse phrase : « Le transfert, destiné à être le plus grand obstacle à la psychanalyse, devient son plus puissant auxiliaire, si l'on réussit à le deviner chaque fois et à en traduire le sens au malade ⁷. »

2. Plutôt que de m'appesantir sur une référence archiconnue et toujours ressassée, le maître ouvrage de W. Reich, *L'Analyse caractérielle* ⁸, il m'a paru plus intéressant, avant d'en venir à Lacan, de faire un détour par une contribution discrète et très peu mobilisée de Karl Abraham. Il s'agit d'un court article, paru en 1919, et intitulé : « Une forme particulière de résistance névrotique à la méthode psychanalytique ⁹ ». K. Abraham y traite d'une forme de transfert négatif qu'il a rencontrée chez certains types de patients, en général des obsessionnels, forme qu'il réfère principalement à leur narcissisme.

Ce narcissisme, il le repère tout d'abord dans leur rapport à la psychanalyse : leurs attentes à l'endroit de la psychanalyse sont

7. S. Freud, « Fragment d'une analyse d'hystérie (Dora) », dans *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1954, p. 88.

8. W. Reich, *L'Analyse caractérielle*, Paris, Payot, 1976.

9. K. Abraham, dans *Œuvres complètes*, II, Paris, Payot, 1965, p. 64-69.

d'ordre intellectuel, éthique, voire esthétique ; en tout cas de prestige. En conséquence de quoi,

« ils sont aussi narcissiques à l'égard de la méthode de traitement qu'à l'égard de la personne du médecin. Leur relation avec lui est marquée par un transfert insuffisant ; ils ne lui accordent pas le rôle de père. [...] »

À la place du transfert, nos patients montrent une *tendance à s'identifier au médecin*. Au lieu de s'en approcher personnellement, ils se mettent à sa place. Ils adoptent ses intérêts et aiment s'occuper de la psychanalyse en tant que science plutôt que de la laisser agir comme méthode de traitement. Ils inclinent à l'échange des rôles comme l'enfant joue au père. Ils enseignent l'analyste en lui exposant leurs avis sur leur propre névrose, avis qu'ils tiennent pour instructifs. Ils soutiennent que la science s'enrichira particulièrement grâce à leur analyse. Ainsi, ils sortent du rôle de patient, perdant de vue le but de l'analyse. Ils désirent surpasser le médecin, dévaloriser ses capacités, ils considèrent qu'ils font mieux ».

Pour Abraham, il s'agit d'une position subjective organisée autour de l'envie, élément déterminant de leur rapport à l'Autre. « Ces patients, écrit-il encore, accordent malaisément le droit d'une remarque au médecin, qu'elle concerne la marche de l'analyse ou le matériel. Ils voudraient qu'il ne contribue en rien à un traitement qu'ils veulent *faire eux-mêmes et tout seuls*. » D'où une tendance marquée à ce qu'Abraham n'hésite pas à appeler l'autoanalyse, autoanalyse « qui va de pair avec un mépris évident du médecin. Les patients voient en lui un obstacle au progrès au cours des séances et sont excessivement fiers de ce qu'ils produisent ¹⁰. »

Retenons juste de cette figure du transfert négatif telle que décrite par Abraham sa détermination narcissique, le masque sous lequel il apparaît : la résistance, l'affect principal qui en est le signe : le mépris, plutôt que l'agressivité ou la haine, et le phénomène clinique auquel il peut facilement conduire : la réaction thérapeutique négative.

3. Lacan, quant à lui, fera pour ainsi dire un double usage de cet enseignement de Freud. « Avec Freud », et bien avant son « retour à Freud », il commence d'abord par contribuer à la théorie du

10. *Ibid.*, p. 66-67.

transfert négatif. Cette reprise et même cet enrichissement de la théorie freudienne du transfert négatif constitue, on le sait, l'essentiel du développement qu'il consacre à la thèse III de son texte de 1948 : « L'agressivité en psychanalyse ». Thèse que je rappelle, de témoigner du prix que Lacan accordait alors au transfert négatif *via* l'agressivité : « Les ressorts d'agressivité décident des raisons qui motivent la technique de l'analyse ¹¹. »

Il serait beaucoup trop long de reprendre ici toutes les articulations qui conduisent Lacan des considérations théoriques et éthiques sur l'agressivité jusqu'à ses conseils techniques qui rappellent le Freud des « écrits techniques ». Accélérons donc. Le passage décisif pour mon propos est le suivant :

« Nous devons pourtant mettre en jeu l'agressivité du sujet à notre endroit, puisque ces intentions, on le sait, forment le transfert négatif qui est le nœud inaugural du drame analytique.

Ce phénomène représente chez le patient le transfert imaginaire sur notre personne d'une des *imago*s plus ou moins archaïques qui, par un effet de subduction symbolique, dégrade, dérive, ou inhibe le cycle de telle conduite, qui, par un accident de refoulement, a exclu du contrôle du moi telle fonction et tel segment corporel, qui par une action d'identification a donné sa forme à telle instance de la personnalité.

On peut voir que le plus hasardeux prétexte suffit à provoquer l'intention agressive, qui réactualise l'*imago*, demeurée permanente dans le plan de surdétermination symbolique que nous appelons l'inconscient du sujet, avec sa corrélation intentionnelle ¹². »

La clinique différentielle de l'intention agressive qu'il propose à partir des trois névroses de transfert montre d'une part que c'est dans la névrose obsessionnelle que son maniement est le plus délicat, et d'autre part que sa réactivation n'est pas sans risque. D'où la leçon technique de Lacan :

« Ce n'est pas qu'il soit défavorable de réactiver une telle intention dans la psychanalyse.

Ce que nous cherchons à éviter pour notre technique, c'est que l'intention agressive chez le patient trouve l'appui d'une idée actuelle de notre personne suffisamment élaborée pour qu'elle puisse

11. J. Lacan, « L'agressivité en psychanalyse », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 106.

12. *Ibid.*, p. 107-108.

s'organiser en ces réactions d'opposition, de dénégation, d'ostentation et de mensonge, que notre expérience nous démontre pour être les modes caractéristiques de l'instance du *moi* dans le dialogue ¹³. »

Il s'agit donc, déjà en 1948, c'est-à-dire bien avant l'introduction des registres de l'imaginaire, du symbolique et du réel, d'éviter l'enfermement dans les pièges de la relation imaginaire. Et cela pour une raison simple explicitée par la thèse III du même texte : « L'agressivité est la tendance corrélatrice d'un mode d'identification que nous appelons narcissique et qui détermine la structure formelle du moi de l'homme et du registre d'entités caractéristiques de son monde ¹⁴. »

4. Ce n'est plus dans cette même veine que poursuivra le Lacan du « Discours de Rome » et d'après. Le disciple se transforme pour ainsi dire en lecteur, avec ce que cette fonction impose de distance, d'attention, de vigilance, voire de défiance ¹⁵. Le transfert négatif, dont Lacan dira qu'il caractérise son rapport à Freud – je l'ai déjà rappelé dans mon argument –, n'est pas loin.

C'est sa reprise du cas Dora qui fournit à Lacan l'occasion de montrer qu'il existe une forme de transfert négatif qui ne doit rien aux intentions agressives du sujet, que celles-ci soient d'ailleurs rapportées à la pulsion de mort ou au complexe d'Œdipe. Cette guise du transfert négatif, Lacan la rapporte à certaines interventions de Freud fortement marquées par ce qu'il appelait alors son « contre-transfert ».

Et il suffit, en effet, de reprendre les interventions de Freud au cours de la dernière séance de l'analyse de Dora, celle consacrée au déchiffrement du second rêve, pour être convaincu par la thèse à laquelle Lacan aboutissait en 1953 :

« L'interprétation de Freud, dont le procédé dialectique apparaît si bien dans l'observation de Dora, ne présente pas ces dangers, car,

13. *Ibid.*, p. 108.

14. *Ibid.*, p. 110.

15. Je dis bien de défiance et non pas de méfiance. C'est dire que je souscris tout à fait à la distinction proposée par É. Littré : « La méfiance fait qu'on ne se fie pas du tout ; la défiance fait qu'on ne se fie qu'avec précaution. Le défiant craint d'être trompé ; le méfiant croit qu'il sera trompé. »

lorsque les préjugés de l'analyste (c'est-à-dire son contre-transfert, terme dont l'emploi correct à notre gré ne saurait être étendu au-delà des raisons dialectiques de l'erreur) l'ont fourvoyé dans son intervention, il le paie aussitôt de son prix par un transfert négatif. Car celui-ci se manifeste avec une force d'autant plus grande qu'une telle analyse a déjà engagé plus loin le sujet dans une reconnaissance authentique, et il s'ensuit habituellement la rupture.

C'est bien ce qui est arrivé dans le cas Dora, conclut Lacan, en raison de l'acharnement de Freud à vouloir lui faire reconnaître l'objet caché de son désir en cette personne de M. K. où les préjugés constituants de son contre-transfert l'entraînaient à voir la promesse de son bonheur ¹⁶. »

Ce qui valait pour Freud ne vaut-il pas autant et peut-être davantage pour nous ? On remarquera en tout cas, et ce n'est peut-être pas sans lien avec ce qui précède, que les analystes sont plus diserts sur la clinique de l'entrée ou de la fin d'analyse que sur celle des interruptions de cures, où leur responsabilité n'est pas moins engagée. Ainsi, l'ouvrage pseudo-anonyme de Jacques Nassif relatant son analyse avec Charles Melman avant celle entreprise avec Maria Torok, *En face, Confessions d'un psychanalyste* ¹⁷, en offre une superbe illustration.

5. Portons-nous à présent au cœur de la chose, et notamment pour interroger plus spécifiquement ce qu'il en est du transfert négatif dans l'enseignement de Lacan.

Commençons par la considération suivante : la construction, par Lacan, de sa propre doctrine du transfert, nous pouvons nous accorder à la dater du séminaire éponyme de 1960-1961, et remarquer deux choses.

Tout d'abord son choix du *Banquet* de Platon, dont le commentaire qu'il en propose lui sert à établir la structure de l'amour et son homologie avec celle du transfert ¹⁸. Or, on sait que ce choix ne lui a pas été dicté seulement par un goût d'érudition pour les dialogues de Platon. Si Lacan choisit en effet *Le Banquet*, c'est bien parce qu'il

16. J. Lacan, *Écrits*, op. cit., p. 305.

17. *En face. Confessions d'un psychanalyste*, Paris, Aubier, 2001.

18. La structure du transfert et non pas sa dynamique, thématique que Lacan introduira plus tard, en soutenant notamment que « le transfert est une relation essentiellement liée au temps et à son maniement » (« Position de l'inconscient », dans *Écrits*, op. cit., p. 844).

considère d'une part qu'« au commencement de la psychanalyse est l'amour », et d'autre part qu'une psychanalyse, telle qu'il l'entend, est un procès d'accès au désir qui passe par l'épreuve de l'amour¹⁹. Mais ce choix n'est pas que positif ; il se pose aussi contre une certaine tradition psychanalytique pour qui, selon Lacan, « il semble que l'amour dans son couplage primordial, ambivalent, avec la haine soit un terme qui aille de soi²⁰ ». On perçoit déjà les indices de ce qui conduira vers une approche unilatérale du transfert par l'amour.

Ensuite, l'autre option décisive, c'est son choix de la trilogie claudélienne pour réinterroger et réordonner la problématique du transfert dans son rapport au père. C'est que la psychanalyse était à un point où les changements historiques – je n'ai pas dit les progrès – et la « cristallisation nouvelle des positions subjectives » rendaient nécessaire de répondre en des termes autres à la question de savoir comment l'analyste est intéressé et comment il se doit de répondre dans le transfert ; autres que les tenants de l'intersubjectivité (A. Freud), de la psychologie du moi (Hartmann) ou de la mère (que ce soit « la bonne mère », la « mère suffisamment bonne » ou la « mère castratrice ») certes, mais aussi autre que Freud :

« Nous savons bien que nous ne pouvons non plus opérer dans cette position d'analyste comme opérait Freud, qui prenait dans l'analyse la position de père. Et c'est ce qui nous stupéfie dans sa façon d'intervenir. Et c'est pour cela que nous ne savons plus où nous fourrer – parce que nous n'avons pas appris à réarticuler à partir de là quelle doit être notre position à nous.

[...] Le chemin sur lequel j'essaye de vous remettre, à l'aide du drame claudélien, c'est celui de replacer au cœur du problème, la castration²¹. »

Et comment mieux replacer au cœur du problème la castration que de mettre l'accent, suivant en cela Mélanie Klein, sur la fonction d'objet de l'analyste dans la relation transférentielle. Mais il est évident que Lacan ne suivra que partiellement la « tripière de génie »,

19. « [...] j'entends partir de l'extrême de ce que suppose le fait de s'isoler avec un autre pour lui apprendre quoi ? – ce qui lui manque. Situation encore plus redoutable, si nous songeons justement que de la nature du transfert, ce qui lui manque, il va l'apprendre en tant qu'aimant » (J. Lacan, *Le Transfert*, Paris, Seuil, 1991, p. 25).

20. J. Lacan, *Le Transfert*, *op. cit.*, p. 25.

21. *Ibid.*, p. 345.

notamment en raison des fortes réserves qu'il fait sur sa théorie du fantasme ²².

Le plus important reste, cependant, que c'est dans de ce séminaire que Lacan introduit conjointement ce qui va constituer le pivot de sa théorie du transfert, à savoir le sujet supposé savoir, et l'une des pré-notions de ce qui sera l'objet *a*, soit l'*agalma*. Or, il se trouve que, pour l'essentiel, c'est à la fonction du sujet supposé savoir que sera appendue la doctrine du transfert de Lacan. La raison en est, paradoxalement, à la fois simple et mystérieuse. Simple, pour autant que c'est la voie la plus élégante et la plus radicale à la fois que Lacan ait trouvée pour renouveler la question du transfert en psychanalyse, l'arrachant ainsi à toute dépendance à l'endroit de la répétition. Mystérieuse aussi quand même, parce qu'elle ne semble guère s'accorder à l'universalité du transfert d'une part, et qu'elle confronte au paradoxe d'une articulation ou d'un nouage de l'amour du savoir et de l'horreur de savoir d'autre part. Est-ce le même savoir, dont il a par ailleurs horreur, d'être savoir sur la castration – horreur, cause du refoulement –, qui va faire l'attrait, aux yeux du sujet, de celui à qui il le suppose ?

Or, on sait que Lacan maintiendra toujours ce lien de l'amour et du savoir au point de le condenser, en 1973, en une formule mémorable : « Celui à qui je suppose le savoir, je l'aime ²³. »

Il reste que cette perspective le conduit, pour ainsi dire, à ne pouvoir définir le transfert négatif que par un « avoir à l'œil ». C'est peut-être cette définition, tout à fait ajustée à un transfert exclusivement fondé par la fonction du sujet supposé savoir, qu'il convient d'interroger au regard de l'ensemble de l'expérience.

N'est-ce pas réduire le dit « transfert négatif » au simple soupçon – merci Nathalie Sarraute ! – et à la seule défiance, quand on sait d'expérience – et Lacan le sait plus que quiconque jusqu'à forger sa

22. Cf. J. Lacan, *Le Transfert*, *op. cit.*, p. 370.

23. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 64. Formule dont on peut mesurer et éprouver le caractère hyperbolique, voire franchement exorbitant, pour autant que, s'agissant de l'analyse, le savoir supposé, sinon le savoir effectif, compte souvent moins que le rapport au savoir, ce qui en est entr'aperçu. En effet, l'exercice du savoir, son exposition, dégoûte parfois de tant de jouissance, de volonté de faire savoir que l'on sait et de paraître l'au-moins Un à savoir, que le plus souvent cela conduit davantage à l'intimidation, à l'inhibition et au rejet du savoir qu'à l'amour.

fameuse « hainamoration » – qu’il peut couvrir toute la palette imaginable des sentiments hostiles, de l’insolence à la haine, en passant par l’envie, la malveillance, le mépris, le ressentiment ou l’agression.

La question devient dès lors : une telle variété de sentiments et d’affects peut-elle s’originer exclusivement dans le seul rapport au savoir et à l’Autre à qui ce savoir est supposé ?

La thématization subséquente du transfert, en 1964, comme « mise en acte de la réalité sexuelle de l’inconscient » semble à soi toute seule y objecter. Cette thèse, que je ne surestime pas – ne serait-ce que parce que Lacan y revient lui-même dans « L’acte analytique » pour la réévaluer²⁴ –, a cependant le mérite de nous rappeler *a minima* que pas-tout est savoir et rapport au savoir dans le transfert. Autrement dit, que par la réalité sexuelle de l’inconscient le pulsionnel y est aussi intéressé, que l’on envisage d’ailleurs ce pulsionnel sous son versant signifiant de demande de satisfaction ou sous celui, imaginaire, d’« écho dans le corps du fait que ça parle ».

C’est peut-être de ce point-là qu’il convient de reprendre la question, et à partir de la recommandation et des indications de Freud qui soulignent pour le moins le caractère crucial du problème du transfert négatif pour la psychanalyse : « Le transfert négatif, écrivait-il en 1912, mériterait qu’on l’étudie plus à fond [...]. Dans les formes curables des psychonévroses on le découvre, à côté du transfert tendre, souvent en même temps et ayant pour objet une seule et même personne. C’est à cet état de choses que Bleuler a donné le nom excellemment approprié d’*ambivalence*. Une semblable ambivalence de sentiments semble, dans une certaine mesure normale mais, poussée à un degré trop élevé, elle est certainement l’apanage des névrosés. Dans la névrose obsessionnelle, une “scission précoce des paires contrastées” semble caractériser la vie pulsionnelle et fournir l’une des conditions constitutionnelles du trouble morbide. C’est l’ambivalence de l’afflux des sentiments qui nous permet le mieux de comprendre l’aptitude des névrosés à mettre leurs transferts au service de

24. « Je rappelle que cette formule – “mis en acte” – je l’ai déjà avancée à propos du transfert, disant dans un temps déjà ancien et à un niveau de formulation encore approximative, que le transfert n’était autre que la mise en acte de l’inconscient. Je le répète, ce n’est là qu’approche et ce que nous aurons cette année à avancer sur cette fonction de l’acte de la psychanalyse nous permettra d’y apporter une précision digne des pas nombreux et je l’espère, certains décisifs, que nous avons pu faire depuis » (séance du 15 novembre 1967).

la résistance. Lorsque la possibilité de transfert est devenue essentiellement négative, comme dans le cas des paranoïaques, il n'existe plus aucun moyen d'influencer ou de guérir les malades ²⁵. »

6. Quel intérêt y a-t-il à revenir sur le transfert négatif, peut-on penser, si, de l'avis de Freud soi-même, seul le transfert positif est analytiquement efficient, c'est-à-dire propice à la suggestion, au sens positif qu'il lui donnait, soit « l'influence exercée sur un sujet au moyen des phénomènes de transfert qu'il est capable de produire ²⁶ ».

D'intérêts ou de raisons à revenir sur la question du transfert négatif, j'en vois au moins trois.

Le premier intérêt, qui n'est peut-être pas le plus important en l'occurrence, c'est de prendre au sérieux l'affirmation de Lacan que j'ai rappelée, et selon laquelle le sujet supposé savoir ne rend raison que du transfert positif. Il s'agit non seulement de le prendre au sérieux, mais d'en tirer aussi, si possible, toutes les conséquences, tant au plan théorique qu'au plan de l'expérience. Et ce d'autant plus que cette affirmation est, pour ainsi dire, le point de capiton de sa doctrine du transfert, son « dernier mot » si je puis dire sur cette question.

Le deuxième intérêt est épistémique. La théorie psychanalytique se doit d'être la théorie de la pratique psychanalytique. Dès lors, elle ne saurait se satisfaire de dégager la structure de l'expérience, mais doit aussi produire et articuler les concepts qui permettent de décrire, de saisir et d'expliquer la diversité de ses types, formes et variations et jusques à ses impasses et impossibilités. Autrement, le risque encouru est celui d'une théorie idéale de types idéaux planant au-dessus de l'expérience. Avec comme conséquence, en l'occurrence, un déficit explicatif de la théorie au regard d'un certain nombre de phénomènes qui ne trouvent pas à s'inscrire dans une conception du transfert exclusivement fondée sur le sujet supposé savoir et son effet constitué : l'amour. Il en est ainsi, par exemple, de certains cas où le transfert négatif est là d'emblée, à l'entrée, ou de certains types d'interruption d'analyse soit en raison

25. S. Freud, « La dynamique du transfert », dans *La Technique psychanalytique*, Paris, PUF, 1953, p. 58-59.

26. *Ibid.*, p. 58.

de la position subjective du candidat analysant, soit en raison d'une intervention « malheureuse » de l'analyste. Je pense à tel collègue qui m'a confié avoir laissé échapper à une femme venue consulter pour des troubles organiques graves, convaincue qu'elle était que son symptôme relevait d'un déchiffrement : « Vous savez : la psychanalyse ne peut pas tout ! » Et bien sûr, il ne revit jamais plus cette dame. Cela ne veut nullement dire, bien sûr, que toute demande d'analyse tournant court au premier entretien relèverait du transfert négatif. Je veux simplement pointer, à travers l'évocation de cette expérience, qu'il est des interventions ou des positionnements de l'analyste – absence de tact, brutalité, arrogance, précipitation – qui, loin de favoriser la mise en fonction du sujet supposé savoir, au contraire la retarde quand elle ne la compromet pas de manière définitive.

Il en est de même de certains phénomènes cliniques qui resteraient opaques, à occulter la dimension du transfert négatif dont souvent ils procèdent : changements brusques d'analyste, certaines formes d'acting out, réactions thérapeutiques négatives, etc.

Le troisième intérêt, enfin, est évidemment clinique, technique, voire pragmatique. D'un mot on pourrait le subsumer sous le syntagme du « maniement du transfert négatif ». Question inévitable, en effet, dès lors que l'on considère le transfert négatif non comme accidentel, simplement possible ou contingent, mais comme inscrit nécessairement dans le développement de tout transfert comme tel. Question que nous ne pouvons pas occulter notamment dans ses liens avec la question de la destitution subjective et la séparation d'avec l'analyste, à la fin. Question enfin qui se répercute et se métamorphose en celle du ou des destin(s) et incidences des transferts négatifs non analysés, et ce quelle qu'en soit la raison : ignorance, méconnaissance, étouffement, répression, non mise au jour, etc.

Serait-ce trop osé que d'appliquer au transfert négatif et à ses destins – et sans le confondre le moins du monde à un phénomène psychotique – la fameuse formule de Freud dans « Le président Schreber » : « Ce qui a été aboli au-dedans revient du dehors » ?

*

On l'aura compris, j'aurais bien pu rassembler ce travail sous le titre : « Attention : TRAVAUX ! », conscient que je suis de vous avoir

présenté ce soir essentiellement un chantier, un *work in progress*. Permettez-moi néanmoins la bêtise de « conclure », pour parodier Flaubert.

Le transfert négatif n'est pas une « vieille lune » que la structure, la logique et la topologie nous dispenseraient de prendre en compte, d'analyser²⁷ et d'élaborer. Non seulement Freud comme Lacan, chacun à sa façon – Freud par une sorte de programme, je l'ai rappelé, Lacan en nous en indiquant le manque, le trou dans sa propre élaboration –, mais surtout nous aujourd'hui ne pouvons plus ignorer que ses incidences vont bien au-delà de l'analyse en intensification et de l'analyste qui en fut, plus ou moins durablement, l'objet, et qui parfois l'a induit.

En effet, le transfert négatif, nous l'expérimentons assez souvent aujourd'hui pour feindre de l'ignorer, se manifeste encore plus électivement et plus massivement dans la vie des groupes et des institutions analytiques dont tous les symptômes – des scissions aux « transfuges » – ne ressortissent pas, tant s'en faut, à la seule « obscénité du groupe ».

De même, les agressions dont la psychanalyse – comme savoir, comme pratique et comme discours – est l'objet ne viennent pas des indifférents à la psychanalyse, et on sait même que les plus virulents et les plus dangereux parmi eux sont souvent ceux qui, comme il se dit, sont passés par la psychanalyse.

Là aussi, là surtout, peut-on penser ou continuer à croire que les analystes n'y sont pour rien ?

27. Analyser est à entendre ici au sens minimal que lui donne Freud : remonter jusqu'aux racines et aux déterminations inconscientes d'un phénomène. S'agissant du transfert, cela suppose évidemment de considérer que la thèse martelée par Lacan, « le transfert n'est pas la répétition », ne veut nullement dire qu'il n'y a pas de la répétition dans le transfert.